

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L'Abbeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 20 NOVEMBRE, 1879.

No. 10.

La musique.

De tous les arts, il n'en est pas de plus universellement répandu que la musique. Il y a dans l'homme un besoin incessant de chanter qui le presse partout et toujours. Plus que la parole, elle rend les émotions de l'âme et les sentiments du cœur avec une fidélité qui lui a valu cette définition : “ l'art d'exprimer les sentiments par des sons.” Mais ces mots n'en montrent qu'une face; c'est plus qu'un art, plus qu'une science, c'est une faculté humaine, développée et agrandie comme la parole. Les modifications qu'elle reçoit de la civilisation et des climats en sont la preuve. Comme la parole elle a des accents plus rudes dans les glaces du nord que sous les climats brûlants du midi.

Les origines de la musique nous sont inconnues. Dès la plus haute antiquité nous la voyons, de concert avec la poésie, veillant près du berceau des peuples, avec un prestige divin. Orphée, Apollon chez les Grecs, Hermès chez les Egyptiens, Bhrama dans l'Inde, Fohi en Chine, Odin dans la Germanie, n'ont pas encore été oubliés, mais on les célèbre plutôt pour l'avoir enseignée que pour l'avoir inventée.

L'excellence de la musique n'a pas échappé à l'esprit scrutateur des anciens; et si, dans la catégorie des sept arts, elle occupait le dernier rang “ c'est, disaient-ils, parce qu'elle perfectionne et complète tous les autres.” Aristoxène lui donne pour but d'élever l'âme à l'amour du beau : *Finis musica, pulchri amor.*

N'allons pas cependant nous imaginer qu'ils en eussent une connaissance parfaite. La gamme, dit-on, ne fut inventée qu'au Xe ou XIe siècle par un bénédictin *Gui d'Arezzo*. Il inventa aussi le *contre-point* qui donna l'idée de la musique moderne, laquelle semble avoir atteint les dernières limites de la perfection. Pour nous en persuader nous n'avons qu'à prêter l'oreille aux accents de Haydn, de Mozart, de Méhul, de Rossini, etc., auxquels s'ajoute le nom si populaire de Félicien David.

Ces œuvres, marquées au coin du génie, semblent comme un écho de sphères inconnues, écho faible et lointain, il est vrai, mais qui fait cependant naître dans le cœur des tressaillements ineffables.

Dans notre siècle, la musique brille

surtout par la beauté de l'accompagnement. La cause *matérielle*, si l'on veut, en est dans “ *la finesse de l'ouïe qui, disait M. Sauveur, est pour le discernement des sons environ DIX MILLE fois plus grande que celle de la vue pour le discernement des couleurs.*” Mais la vraie cause il la faut chercher dans cette connaissance que l'homme a acquise des sentiments les plus délicats de son cœur, dans cette mélancolie, particulière à ce siècle, qui jette sur tous les arts, et en particulier sur la musique et la poésie, cette teinte douce et naturelle qui ravit l'homme. La musique exerce sur tous les êtres un empire incontrôlable; et depuis l'homme jusqu'au serpent, cet emblème de la prudence, rien ne saurait se soustraire à ses enchantements. L'harmonie charme le lion dans la forêt, le chameau au désert, comme le pauvre dans son champ, le riche sous ses lambris dorés. Nous voyons au moyen-âge des musiciens ambulants, sous les noms de *troubadours*, de *bardes*, de *trouvezes*, animer à la fois les fêtes de l'antique castel et les danses joyeuses de la campagne.

Les grands génies dont la mémoire a toujours secoué la poussière des siècles et l'oublié des hommes, ont connu et aimé la musique. Qu'il suffise de nommer Platon, Pythagore, Sénèque, St Augustin, Descartes, Newton, Leibnitz.

À nous de cultiver avec soin cet art, qui, on ne saurait le nier, joue un grand rôle dans le monde. Qui nous empêcherait de compléter nos connaissances à ce sujet en suivant avec assiduité et attention les leçons qu'on nous donne. Assez souvent on se figure que, ne se sentant pas de vocation de ce côté, on perdra son temps en consacrant quelques demi-heures par semaine à chanter ou à solfier. Erreur que tout cela. Tôt ou tard, vous sentirez le vide que vous vous ménagez à vous-mêmes; vous aurez des connaissances incomplètes, et vous serez forcés de jouer le rôle d'une huître si jamais on parle musique en votre présence.

Et pourquoi ne verrions-nous pas naître au Canada, parmi nous, un génie qui se distinguât exclusivement par ses créations musicales? Est-ce qu'il n'y aurait pas là plus d'une couronne à conquérir? Ne pourrait-on pas même arriver ainsi à l'immortalité dans l'histoire?...

Sans aller si loin, ne perdons jamais les occasions de nous instruire qui se rencontrent à notre portée. Nous ne serons jamais trop savants. Et que de regrets amers nous nous épargnerons, si nous savons profiter consciencieusement du présent et y recueillir une moisson de connaissances générales aussi abondante que possible.

HEROLD.

Promenade historique.

Le sol du Canada est riche en souvenirs historiques, et l'on pourrait dire qu'en quelque endroit du sol que l'on frappe du pied, on voit surgir quelque une de ces figures aux contours pleins de grandeur et de pureté. Mais nulle part les souvenirs évoqués par l'aspect des lieux ne surgissent en plus grande abondance que sur le fier promontoire où s'élevait jadis *Stadaconé*.

Aussi pour un Canadien, et plus particulièrement pour un Québécois, est-ce un devoir de visiter ces lieux si pleins de souvenirs, et de payer aux grands noms qu'ils font revivre, son tribut de reconnaissance et d'admiration. C'est ce que firent, dans leurs derniers congés, les élèves de rhétorique avec leur professeur d'histoire du Canada, M. l'abbé O'Leary. Écoutons l'un des heureux visiteurs :

“ Après avoir laissé le Séminaire, nous écrit-il, notre première halte se fit dans la cour de l'Archevêché; de là, l'on nous désigna le lieu qu'avait occupé, à la place du presbytère, l'église de Notre-Dame de la Recouvrance. Sans transition, nous nous engouffrons dans cet aimable casse-cou qu'on appelle la côte La Montagne. Au lieu des bâtiments de parlement s'élevaient autrefois de vastes et majestueux édifices; c'était le palais épiscopal, où les anglais, après la conquête, ont longtemps tenu leur parlement; après l'incendie de cet édifice, on en transporta les pierres pour bâtir la halle Champlain.

De là nous nous dirigeons vers l'escalier de la Basse-Ville. C'est dans cet espace de carrefour, entre deux hautes murailles tristes et nues que se retrouve le souvenir de la plus belle, de la plus pure figure de notre histoire: c'est là qu'on dit avoir été trouvé le tombeau du glorieux

fondateur de Québec: Samuel de Champlain. Et pourtant rien ne le rappelle à notre mémoire: pas une inscription, pas un marbre, pas une pierre; si ce n'est toutefois une plaque en fer qui recouvre le caveau auquel nos édiles ont ôté toute poésie, en y faisant passer d'énormes tuyaux qui ne sont rien moins que poétiques. Des ossements furent aussi découverts dans ce caveau; on les enleva, et ils furent déposés on ne sait où; probablement ils sont perdus pour jamais. Puis nous sommes allés voir la première demeure de Champlain en Canada, en nous dirigeant vers l'église de Notre-Dame des Victoires, ainsi appelée en mémoire du triomphe remporté sur l'amiral anglais Phipps. C'est dans les murs de cette église que se voient encore les murs du magasin de Champlain; la seule épaisseur des murailles peut nous en convaincre. En face du magasin, on plut, du côté sud de l'église, se trouvait l'anse appelée Cul-de-Sac. Champlain avait fait ériger de ce côté quelques petits retranchements qu'il avait pourvus de canons. Comme rien ne pouvait plus nous retenir à la Basse-Ville, nous sommes remontés à la Haute-Ville, en gravissant encore une fois la côte La Montagne, qui autrefois ne faisait pas un détour comme aujourd'hui, mais continuait tout droit; les modernes, plus amis du *confortable*, l'on adoucie en lui faisant faire une courbe.

Nous avons ensuite longé le Rond-de-chânes, autrefois la Place-d'Armes, et la terrasse Dufferin, élevée en partie sur les arceaux et les voûtes du vieux château St-Louis.

Cependant avant de continuer dans dans la rue St-Louis, ne laissons pas de côté le collège si connu des jésuites, démoli l'année dernière, et l'église presque ignorée de ces mêmes jésuites, au lieu où se trouvent maintenant la station des cochers, en face de l'hôtel Russell, sur la rue Ste-Anne. Retournons à la rue St-Louis. Vis à vis l'hôtel St-Louis, s'élève une petite maison à l'aspect assez pittoresque, et où un barbier tient maintenant un établissement. C'est là que se tint le dernier conseil de guerre dans lequel fut décidée la reddition de Québec; c'est dans cette maison, dit-on, que mourut Montcalm, dont nous parlerons plus tard. Plus loin, s'élève encore une autre maison de même apparence que la première, et où l'on retrouve aussi le nom d'un héros, Montgomery; son corps fut déposé dans cette maison après la fatale attaque de la nuit du 31 décembre.

Passons maintenant par la ruelle qui traverse le Palais de justice, l'ancien hôpital militaire: là des restes de fortifications, situés sur la gauche attirent notre attention, et c'est le nom de Frontenac qui y est attaché. Il y avait là un moulin; Frontenac le fit fortifier pour dé-

fendre le quartier St-Louis de ce temps-là, ou mieux, les champs où l'on faisait paître les troupeaux.

Enfin nous voilà rendus à la citadelle. Tout le monde connaît cette forteresse qui fait de Québec le Gibraltar de l'Amérique; aussi n'en parlerons-nous que pour mentionner une poudrière française qui s'y trouve encore après plus d'un siècle; on y reconnaît la main des français.

La citadelle et presque tous les murs de la ville du côté de l'Ouest ont été bâtis par les anglais, et c'est pour cela sans doute (n'en déplaise à messieurs les anglo-manes) qu'ils n'ont pas pour nous le même charme.

Après avoir admiré ces gigantesques fortifications qui font l'étonnement des étrangers, nous retournâmes au Séminaire, tout enchantés, et pleins de reconnaissance pour notre professeur, qui avait eu la bonté de nous faire connaître ces lieux mémorables, que jusque-là, nous avions si souvent foulés avec indifférence.

N...

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 20 NOVEMBRE 1879

Echo d'outre-mer.

Un confrère, grand lecteur des journaux, a bien voulu nous communiquer ses impressions sur les événements du jour. Nos amis seront heureux de connaître ce qu'on peut penser de la situation actuelle de l'Europe.

"La France ressemble un peu à Saturne dévorant ses enfants. Par l'amnistie, elle ouvre son sein aux exilés de la Commune, elle les fait monter sur les sièges d'honneur de la République, pour les précipiter de là en prison; c'est l'histoire de Humbert. Ballottée par le flot insconstant de la Révolution, elle ne sait plus où trouver la paix; elle prône et tue tour-à-tour la liberté. Aujourd'hui liberté de la presse, demain emprisonnement de quiconque ne vent pas fléchir le genou devant la révolution. Aujourd'hui liberté d'enseignement, demain plus de Congrégations enseignantes. Aujourd'hui liberté des cultes, demain ordre aux évêques de soumettre d'abord à l'Etat les enseignements qu'il donneront désormais aux fidèles. Deux choses cependant semblent ménager à cette malheureuse France un avenir plus serein; d'abord l'avengement de la Révolution, qui, par ces excès, creuse elle-même son tombeau; puis la foi d'une partie du peuple, qui s'affirme de plus en plus, dans ses protestations énergiques contre les envahissements de l'impiété, et dans l'enthousiasme des pèlerinages qui ne

fut jamais plus universel qu'aujourd'hui. C'est-là, croyons nous, le signe infaillible d'un retour vers la foi, comme Léon XIII l'a dit lui-même, en préconisant récemment de nouveaux cardinaux français.

"L'Allemagne de son côté, qui voudrait gouverner toute l'Europe, voit plus d'un point noir à l'horizon. Son Chancelier de fer a beau multiplier les démarches et les menaces, le colosse de St-Petersbourg ne semble pas disposé à courber le genou devant les vainqueurs de la France, sentant bien d'ailleurs que Bismark ne peut opérer en Russie, sans avoir à ses trousses la France qui n'attend que l'occasion de prendre sa revanche. Le ministre de Guillaume le comprend bien aussi; de là ces regards de tendresse qu'il porte continuellement sur l'Autriche et l'Angleterre. Mais l'Autriche en a pour son compte de l'*Italia irredenta* et des suites de la guerre Turco-russe. Quant à l'Angleterre, sa position vis-à-vis la Russie dans les Indes lui donne à penser. Et de plus le Léopard anglais, un pied sur l'Irlande, pour l'empêcher de secourir trop bruyamment ses chaînes, doit aussi compter avec ses colonies de l'Inde. Il ne suffit pas en effet que cinq ou six têtes Afghanes roulent sur l'échafaud pour apaiser les mânes sanglantes de Cavaignari, il faut encore que l'Angleterre mette un terme à ces guerres indiennes qui lui sont si fatales. Après Cetiwayo et Louis-Napoléon, Parnell et Cavaignari, n'y a-t-il pas trop à faire pour une nation, si puissante qu'elle soit?"

E. V.

Nouvelles locales

Thomas-Chase Casgrain, Ec., LL. L., a été chargé de faire le cours de Droit Romain à la place de l'Hon. J.-E. Flynn, que ses nombreuses occupations empêchent d'enseigner durant ce terme.

Le Conseil universitaire a conféré dernièrement à M. l'abbé H.-A. Verreau, Principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier, le titre de Docteur es-lettres. *L'Abaille* ne saurait se permettre de présenter ses félicitations au nouveau Docteur, mais il lui sera du moins permis de prendre part à la joie générale. Parmi ceux qui s'occupent d'études et de recherches consciencieuses et suivies, il n'y a qu'une voix pour féliciter à la fois et l'Université Laval d'avoir si bien choisi, et M. l'abbé Verreau d'avoir si bien mérité son nouveau titre.

Le diplôme de Docteur es-lettres a été pour ainsi dire solennellement donné au nouveau lauréat par M. le Recteur lui-même, lors de la première réunion mensuelle dans les salons de l'Université Laval à Montréal.

Lundi un billet de M. le Préfet des Etudes nous informait que désormais les compositions anglaises compteraient sur l'ordo général des examens, absolument comme toutes les autres matières. C'est un nouveau encouragement donné à nos amis qui se sentent de l'enthousiasme pour l'idiome britannique, sans compter que ceux qui tiennent aux premiers rangs devront bon gré mal gré partager leurs amours entre Homère, Virgile, Racine et Shakespeare. Il y aura dans toute cela un heureux équilibre, plus facile à réaliser que l'équilibre européen et riche des plus précieux avantages. Etudions donc l'anglais avec ardeur; dérobois à nos amis du Royaume-Uni les secrets de leur idiome sonore; initiions-nous courageusement aux beautés de leur littérature et ne leur laissons que le spleen.

Premiers.

Physique.

E. Pelletier Hydrostatique et acoustique.

Mathématiques.

E. Paré, } Philosophie.
N. Angers,

Rhétorique.

J. Guimond, Thème grec.
J. Foy, Anglais.
E. Lapointe, Thème latin.

Seconde.

J.-E. Taschereau, Version latine.
A. Rousseau, Vers latins.
C. Arsenault, Mémoire.

Troisième.

E. Plamondon, Version latine et vers latins.
A. Marcotte, Thème grec.

Versionification.

A. Dion, Version latine.
F.-X. Feuilhault, Mémoire et anglais.
J. Simard, Thème latin.

Quatrième.

S. Bernard, Mémoire, explication et version latine.
P. Masson, Explication

Cinquième.

A. Bédard, Version latine.
C. DeGuise, Thème latin et instruction religieuse.

Sixième.

A. Mercier, Exercice français.

Septième.

W. Bolduc, A. Frédéric, J. Jobin, A. Taschereau, L. Blackburn, G. Côté, C. Vézina, C. Picher, A. Morisset, Instruction religieuse.

Méthode.

A. Gosselin, Exercice français et version latine.

Mémoire.

J. Lebel, Mémoire.

Sixième.

P. Boiesseau, Exercice français.

Anglais.

P. Carbray, Anglais.
E. Bergeron, Thème latin.

Septième.

C. Archer, U. Brunet, F. Coote, A. Drolet, A. Faucher, A. Hout, J. Lapointe, A. Letellier, C. Morisset, A. Roy, Eléments latins, 2 fois.

Eléments.

C. Guérin, F. Cloutier, E. Paradis, F. Rousseau, C. Tailhond, G. Lizotte, W. Bedard, J.-A. Williams, Eléments latins.

L. Bérubé, A. Gagné, G. Gonlet, E. Bédard, T. Delisle, Eléments latins, 2 fois.

A. Côté, J. Legaré, E. Houde, N. Grégoire, E.

St-Pierre, E. Lebel, A. Blouin, A. Rivard, J. Dubé, A. Mercier, W. Lacroix, Eléments latins.

Huitième.

O. Fortin, Exercice français.
D. McAvoy, Mémoire.

Société S. Louis de Gonzague.

Jeudi dernier, la Société St-Louis de Gonzague chôma d'une manière un peu extraordinaire la fête de S. Stanislas de Kostka, cet autre patron de la jeunesse studieuse.

M. Thomas Lefebvre nous débita d'abord un précis de la vie du jeune et aimable saint. Sans entrer dans de grands détails, l'orateur toucha les principaux points de cette existence traversée par de si rudes épreuves, et embellie par des vertus si solides et si héroïques.

Vint ensuite la fable du "Loup et du Chien," déclamée par M. Jules Côté. Ce Monsieur a une voix flexible et sympathique. Nul doute qu'avec de l'exercice il n'arrive à rendre heureusement les dialogues inimitables du bon La Fontaine.

Enfin la pièce de résistance fut un dialogue de Lucien, dont les personnages, Charon, Ménippe et Mercure, eurent pour représentants MM. Egide Gingras, Louis Fortier et Théodore Mercier.

Ménippe, philosophe cynique, qui a affiché toute sa vie un profond mépris pour les biens que les hommes estiment le plus, a payé à la nature le tribut que tout mortel doit payer, et Mercure l'amène chez les morts. Charon l'a reçu dans sa barque vermoulue et lui a fait traverser les fleuves des Enfers; mais il réclame son salaire, l'obole traditionnel. Ménippe n'a pas d'argent. "Mais ne savais-tu pas qu'il fallait apporter une obole?" — "Je le savais certes, mais je ne l'avais point." On en vient aux gros mots, puis aux menaces, et sans doute le sang jaillirait, si la lutte n'avait pas lieu entre des dieux et une ombre. "Que Mercure paie pour moi, puisque c'est lui qui m'amène!" Le prompt messager des dieux s'en défend. "Où en serais-je s'il me fallait payer pour tous les morts?" — "Tu seras donc le seul, s'écrie Charon qui pourra se vanter d'avoir passé gratis." — "Non pas gratis." Et Ménippe fait valoir ses services durant la traversée: il a vidé la sentinelle, il a mis la main à la rame, et seul de tous les passagers, il n'a pas versé une larme. Puis il offre à Charon des lupins qu'il a dans sa besace. Le nocher fait des reproches à Mercure qui lui amène d'intraitables passagers; et s'adressant à Ménippe: "Ah! si je te rattrape jamais!" — "Si tu me rattrapes!... Mais, l'ami, on n'y est jamais pris deux fois."

Voilà la scène que nos acteurs, costumés au complet, ont jouée avec autant

de tact que de vérité. On se serait cru sur les bords du Styx. Plusieurs assistants tremblaient même, craignant à tout instant de voir paraître Cerbère.

Assurément de pareilles séances, préparées avec soin, sont très-propres à encourager nos débuts, et à rompre la glace qui paralyse toujours les orateurs en herbe.

AMICUS.

Fête de M. le Directeur.

Parmi les beaux jours parsemés ça et là sur le sentier parfois difficile de notre vie, il en est peu qui laissent dans nos âmes une impression plus durable, des souvenirs plus touchants, que les jours consacrés par la reconnaissance; et c'est dans la vie de collège, surtout que l'on en comprend bien toutes les douceurs. Ici en effet, chaque pas que nous faisons est signalé par quelque bienfait: des mains fermes et expérimentées soutiennent sans cesse notre marche chancelante, nous signalent les écueils imperceptibles à notre inexpérience, et nous font faire chaque jour de nouveaux progrès dans le chemin de la science et de la vertu. Comment pourrions-nous nous montrer insensible à tant de dévouement? Aussi, chaque fois qu'il se présente une occasion de manifester les sentiments de reconnaissance qui se pressent dans nos cœurs, nous la saisissons avec joie et bonheur. C'est ce que nous avons fait dimanche dernier, jour où l'Eglise célébrait la fête de St-Edmond, patron de notre bien-aimé Directeur.

Samedi soir, nous avons été lui présenter nos souhaits et nos félicitations, et dimanche matin, il nous disait lui-même la messe de communauté à la Congrégation; puis, le soir, nous donnions libre cours à notre joie bien légitime, dans une de ces petites fêtes de famille où l'on goûte tous les charmes de l'intimité. Le règlement, plus flexible ce jour là, s'était relâché de sa rigueur accoutumée, et nous avait fait grâce des trois quarts d'heure d'étude; aussi nous voulûmes mettre à profit cette faveur d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare. La Société Ste-Cécile qui se fait toujours un devoir de partager nos petites fêtes, salua par une joyeuse fanfare, l'entrée de M. le Directeur. Puis la danse se mit de la partie; mais, j'entends, une danse sage et posée, où les pieds seuls peuvent être accusés de légèreté. L'Union Orphéonique voulut bien aussi nous faire goûter une de ces compositions dont elle rend avec tant de délicatesse les suaves harmonies. Un joli morceau de flûte exécuté par M. A. Duberger, et quelques chansons vinrent encore soulever nos applaudissements, et nous faire oublier la fuite rapide de ces instants si précieux pour nous.

Enfin, le *God save the Queen* nous annonça que tout était fini. Ou plutôt, non, tout n'était pas fini; il restait dans nos âmes les impressions de la journée; il y restait surtout la douce conviction d'avoir payé un faible tribut de reconnaissance à notre dévoué directeur.

Nécrologie.

L'impitoyable mort qui moissonne tout, est venue se choisir une victime parmi les élèves de seconde, du Petit Séminaire de Québec. Doué des qualités propres à un parfait écolier, Joseph Roy avait su s'attirer l'estime de ses professeurs et de ses confrères. Bien que Dieu ne lui eût pas donné de grands talents, il sut cependant, grâce à un travail assidu, vaincre les difficultés qui se présentaient à lui dans sa carrière d'écolier. D'une piété exemplaire, et ayant une dévotion toute particulière envers la Sainte Vierge, il s'était consacré à elle comme Congréganiste en 1876. Mais Dieu qui sonde les reins et les cœurs, trouva cette belle âme mûre pour le ciel et appela à lui son fidèle serviteur, mercredi, le treize novembre, après une maladie qui le minait depuis huit mois et qu'il supportait avec beaucoup de grandeur d'âme. Il était âgé de 19 ans.

Que nos prières et nos larmes l'accompagnent au-delà de la tombe!

R. I. P.

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

X.

« Certes, le combat fut long, intermittent, et la victoire du bien sur le mal, longtemps douteuse et incertaine. Maintenant que tout est fini, je frémis encore quelquefois au souvenir des angoisses que j'endurai alors.

« Il est, mon cher ami, un sentiment qui ne s'éteint jamais complètement: c'est celui de la piété filiale, c'est l'amour inné dans le cœur du fils pour sa mère. Ce sentiment, il peut s'affaiblir sans doute; on peut même quelquefois le chercher dans un cœur pendant un temps plus ou moins long, sans parvenir à le trouver. Puis, le croit-on mort? voilà qu'un mot, une circonstance fortuite ou plutôt providentielle suffit pour le réveiller de son lourd sommeil. Souvent même, au moment que l'on désespère le plus d'un cœur que l'on croyait à jamais fermé et endurci, il jaillit de ce foyer éteint une brillante étincelle d'amour filial, et il est rare que cette étincelle ne finisse pas par allumer un feu purifiant et salutaire.

« Il en fut ainsi de Bijou. C'est l'amour filial qui fit briller à mes yeux le premier rayon d'espérance. Mais il est nécessaire, mon cher ami, que, avant d'aller plus loin, je revienne sur mes pas et que je vous dise quelque chose de sa famille et surtout de sa mère.

« Son père s'était tout d'abord livré au

commerce. C'était un de ces hommes trop nombreux, doués à peine de moyens ordinaires, d'un esprit étroit, au caractère facile, à la volonté molle, susceptibles quelquefois — lorsque leur amour propre se trouve en jeu — de se raidir et de s'entêter. Les hommes de cette sorte peuvent réussir dans une certaine mesure, mais à une condition: c'est que la providence ait placé à leur côté une personne d'un caractère ferme, d'un esprit clairvoyant, pouvant agir avec suite, et surtout, capable d'exercer sur les autres une influence forte et durable. Il faut avouer que ce concours de qualités et de défauts, de force et de faiblesse, d'activité et d'apathie se rencontre rarement.

« La mère de notre pauvre ami était — à certains égards — une femme remarquable. Sa foi était vive et sa piété éclairée. Douée de beaucoup d'intelligence, elle avait été fort bien élevée par nos excellentes Dames de la Congrégation. Se dévouant sans réserve à ses devoirs d'épouse et de mère, elle n'aurait mérité qu'un seul reproche, si on avait eu le courage de le lui faire: c'était d'être trop timide, de manquer de confiance en elle-même et d'avoir trop de condescendance pour les volontés ou les desirs des autres.

« D'abord les affaires marchèrent néanmoins assez bien dans ce petit intérieur. Grâce à l'habileté et à l'activité de la femme, les inconvénients et les fautes du mari ne se firent pas trop sentir. Mais cet état de choses ne pouvait durer longtemps.

« Le père de Bijou était un de ces hommes dont l'activité stérile se dépense inutilement en mouvements sans but, en démarches mal calculées; qui ne savent presque jamais saisir l'occasion favorable, qui se laissent bercer par des chimères, qui ne cessent de rêver améliorations et progrès et qui en définitive, verraient — s'ils étaient plus clairvoyants — que, de jour en jour, les chances de succès s'éloignent d'eux, le cercle de leurs affaires se rétrécit, leur fortune diminue et qu'ils marchent d'un pas lent, mais sûr, à la ruine.

« M. N. passa successivement — quoique sans s'en apercevoir — par ces diverses phases. Vint enfin le jour où, par suite de son incurie et de sa maladresse, par le fait aussi d'une crise commerciale et industrielle qui sévit alors, il fut forcé de renoncer au commerce. Il en prit d'ailleurs assez facilement son parti. C'était un esprit léger, peu impressionnable, sur lequel glissaient — sans presque laisser de traces — les événements heureux et malheureux.

« Il conserva toutefois des relations avec plusieurs hommes d'affaires, qui — en le chargeant de temps à autre de faire en leurs noms quelques achats ou quelques ventes — lui fournirent d'abord une certaine occupation. Quand cette ressource lui eut manqué, il lui resta celle de se plaindre de sa mauvaise chance, de deviser à perte de vue sur ce sujet avec les quelques amis qui lui demouraient fidèles, et enfin de chercher une place. On le voyait sortir dès le matin, parcourir les rues d'un air affairé, s'arrêtant ça et là, dans les

banques, dans les boutiques, parlant d'affaires, faisant un peu de politique, exhalant ses plaintes aux oreilles de qui voulait bien les entendre et demandant une place, dernière ressource — trop souvent — des désemparés et des déclassés.

« Chose singulière, et qui, pourtant, ne saurait étonner que ceux qui ne connaissent pas toute la profondeur de la bêtise humaine; il trouva des hommes pour l'encourager et l'aider à mener cette vie misérable. Ces hommes, ils le recevaient chez eux, ils l'écoutaient avec attention; ils approuvaient ses idées, et plaignaient son infortune. Ils lui rendirent même le mauvais service de lui adresser des éloges et de lui vanter à lui-même sa capacité. Il en résulta pour lui ce grave inconvénient: plus d'une fois on lui offrit des places fort modestes assurément, mais qui, enfin, auraient assuré son existence, mais alors et à chaque fois, ses amis se recrièrent, et ne lui firent voir que du mépris pour de pareilles offres. « Ces places n'étaient pas convenables, disaient-ils; un homme de sa capacité et de son expérience avait le droit d'aspirer à quelque chose de beaucoup mieux. Au reste, il se présenterait sans doute bientôt des chances plus favorables et il devait attendre... Il attendit en effet, trop heureux d'appuyer sur ces mauvais conseils sa coupable négligence. Il attendit jusqu'à ce que — dans un temps d'épidémie — une mort presque subite mit fin à son inutile existence et d'ébarrassa sa famille d'un véritable fardeau.

« C'est là, à coup sûr, le sentiment qu'éprouva, sans en avoir peut-être la conscience la mère de Bijou. Pendant cette dernière période, elle put à peine, — à force de travail, de veilles et d'industrie — pourvoir au strict nécessaire de la famille. Elle avait recours à divers moyens; c'est ainsi qu'elle reçut dans sa maison des pensionnaires, des étudiants, pour la plupart, et ce lui fut — tant qu'elle put les pourvoir convenablement, — une précieuse ressource. Elle se chargeait aussi de ces travaux de femme, qui n'éloignent point du foyer et ne laissent pas d'être assez rémunérateurs. Ce labeur incessant lui aurait paru peu lourd, si elle n'avait pas en encore à supporter les contradictions, à lutter contre les inconvénients et les projets impossibles et sans cesse renouvelés de son mari. C'est que, en vérité, le peu de temps qu'il passait dans l'intérieur de sa maison, il l'aurait employé volontiers à exposer de royaux plans qui ne pouvaient mener à rien, à déranger les choses de leur place, sous prétexte de les mieux disposer et surtout à ordonner des réparations ou des améliorations, qu'il aurait été sans doute incapable de payer. Poussé à bout, cette pauvre femme s'écriait alors quelquefois: « Seigneur, donnez-moi la patience. Et puis, accordez-moi la grâce que cet homme se contente d'être inutile à lui-même et aux autres, et qu'il ne rende pas encore pire cette vie déjà si misérable. » Et ordinairement elle trouvait le moyen de l'éloigner sous divers prétextes et de s'assurer ainsi de quelques heures de tranquillité. (à continuer.)